

2

**CLAUDE EYLAN**  
**LA VIE ET LA MORT D'**  
**ALEXANDRE I<sup>er</sup>**  
**ROI DE YOUGOSLAVIE**

16990



Photo « Presse Moderne »

*Editions Bernard Grasset*

S. P.

CLAUDE ETLAN

DU MÊME AUTEUR :

LA VIE ET LA MORT

Grand homme d'Etat (Lectures de la vie)

Le grand homme d'Etat (Lectures de la vie)

D'ALEXANDRE I<sup>er</sup>

ROY DE YOUGOSLAVIE

LA VIE ET LA MORT

D'ALEXANDRE I<sup>er</sup>

ROI DE YOUGOSLAVIE



8 J

712



DU MÊME AUTEUR :

L'HÉRITIÈRE DU ROI SALOMON (*Editions Bernard Grasset*).

L'ILE AU CŒUR DOUBLE (*Plon, éditeur*).

L'ILE EN TRANSE (*Plon, éditeur*).

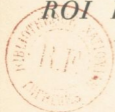
*En préparation :*

JEAN.

CLAUDE EYLAN

---

LA VIE ET LA MORT  
D'ALEXANDRE I<sup>er</sup>  
ROI DE YOUGOSLAVIE



---

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

PARIS (VI<sup>e</sup>)

CLAUDE ELLAN

LA VIE ET LA MORT  
D'ALEXANDRE I<sup>er</sup>

ROI DE YONGOSLANIE

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

*Copyright by Editions Bernard Grasset, 1935.*

A

CHARLES BERNARD

A  
CHARLES BERNARD

Copyrighted by Charles Bernard  
Printed in France  
1911

## CHAPITRE PREMIER



CHAPITRE PREMIER

## I

Un Occidental, je veux dire un Occidental de l'Extrême Ouest, ne saurait parler des Balkans sans faire un effort d'objectivité, car, dans ces régions, d'autres lois régissent la vie, agitent les âmes.

Les contrastes y sont plus marqués, les réactions plus violentes. Par une fatalité singulière, il semble que tout y soit question de vie ou de mort. La position géographique des Balkans et quelque secret dessein des Dieux les destinaient à tenter les conquérants. La grande route vers l'Orient est le mirage vers lequel devaient tendre les convoitises. Les peuplades qui occupaient ces régions passèrent par le creuset de la culture byzantine et en subirent l'influence d'autant plus facilement que celle-ci ne cherchait pas à courber les instincts élémentaires primordiaux. Aussi retrouve-t-on encore aujourd'hui, dans les Balkans, le souvenir de l'Antiquité, déformée mais reconnaissable, avec son héroïsme constant, ses

impulsions logiques et primitives, son dynamisme dépouillé de complexes capables d'en freiner ou d'en atténuer l'élan et son fatalisme. Il est curieux et en apparence paradoxal de constater que les peuples fatalistes, dont on attendrait la résignation, la passivité, soient au contraire les plus acharnés à la revanche, les plus téméraires dans les moyens de l'entreprendre. Leur fatalisme ne consiste qu'à ignorer le risque.

Les Turcs furent pendant quatre siècles les maîtres de cette partie du monde. La culture des peuples soumis cessa de se développer. Serbes, Grecs, Bulgares, Roumains, courbés sous le joug, obéirent instinctivement au même réflexe : se replier sur soi-même afin de résister à la pénétration des mœurs de l'envahisseur, conserver intact le génie de la race. Les Balkans se mirent en quelque sorte à hiverner. Les Turcs, inflexibles quant à la perception des impôts et au maintien de l'ordre intérieur qui facilitait leur administration, ne se croyaient aucune mission culturelle et maintinrent même volontairement les pays conquis dans l'ignorance. Si une partie de la population adopta la religion des conquérants afin de s'attirer la faveur de ceux-ci, la majorité demeura attachée à son culte. Pour cette dernière, la religion devint une expression de nationalisme. Etre orthodoxe, c'était tacitement s'affirmer Serbe, Grec, Bulgare. Cette con-

ception prêtera plus tard à des confusions. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare d'entendre dire dans les Balkans : un Turc au lieu d'un musulman, un Schwab pour un catholique, un Serbe pour un orthodoxe.

Le XIX<sup>e</sup> siècle sera celui de la libération. Pour la Serbie, ce fut au début du siècle que le paysan haïdouk Georges, surnommé le Noir ou le Brave (Karageorges), à la tête d'une poignée d'insurgés de la Choumadia, fit les premières tentatives de libération. Il avait recherché l'appui de Napoléon, à qui il fit faire des propositions qui ne manquaient pas d'audace et révélaient une compréhension surprenante de la situation européenne. Malheureusement pour Karageorges, le dictateur de l'Ouest (qui eût hésité à mécontenter la Turquie) avait les yeux tournés vers l'Autriche. Il projetait une union avec la fille de l'Empereur autrichien et négligea la mince alliance serbe. C'est à cette époque que la Dalmatie, qui avait été longtemps entre les mains des commerçants vénitiens, fut donnée à l'Autriche.

La Serbie était un petit Etat agricole, vassal de la Turquie, étouffé au centre de la Péninsule, sans débouché sur la mer. A la mort de Karageorges, assassiné sur les instigations de Miloch Obrenovitch, le pouvoir fut pris par la famille Obrenovitch. Des intrigues sanglantes le firent passer de l'une à l'autre famille jusqu'en 1903, où le roi Alexandre Obrenovitch, qui favorisait

la politique habsbourgeoise, et que ses officiers méprisaient pour son caractère sournois et un mariage dégradant, ayant été assassiné par une poignée d'officiers affiliés à une puissante conjuration, Pierre Karageorgevitch, qui avait vécu quarante-cinq ans en exil, fut appelé au trône de Serbie.

Les querelles intestines n'avaient pas empêché les Serbes de continuer la lutte contre la Turquie, dont ils voulaient rejeter la suzeraineté. Après deux guerres victorieuses, l'entière indépendance serbe fut reconnue par le Congrès de Berlin, en 1878. Quelques années plus tard, l'Etat serbe fut reconnu Royaume de Serbie.

Cependant, Serbes, Bulgares, issus d'une même race et dont la religion, les mœurs, la langue étaient analogues, vivaient dans une inimitié encouragée et entretenue habilement par les Turcs et que les grandes puissances surveillaient pour en tirer profit, le moment venu. C'est le temps où Bismarck peut proposer une division de la zone d'influence dans les Balkans entre la Russie et l'Autriche telle qu'elle avait existé entre Catherine II et Joseph I<sup>er</sup>.

La rivalité entre l'Autriche et la Russie, ainsi que la politique de l'Angleterre en faveur de la Turquie, empêchaient les Etats chrétiens balkaniques de s'entendre pour réaliser un programme national aux dépens de l'« Homme malade ». Ni les Serbes, ni les Grecs, ni les Bulgares

n'avaient réussi à parachever leur indépendance. Une grande partie d'entre eux vivaient encore sous la domination turque.

Quand la situation politique de l'Empire ottoman fut ébranlée, les Etats balkaniques s'unirent pour porter un coup mortel à la Turquie.



## II

C'est à ce moment qu'Alexandre de Serbie, deuxième fils du roi Pierre Karageorgevitch, fit ses débuts dans la vie publique en qualité de commandant de l'une des armées serbes. En 1909, les excentricités du prince héritier Georges avaient contraint le roi à exiger de son fils aîné la renonciation au trône en faveur du prince cadet, Alexandre. Le vieux roi, qui adorait son fils aîné, avait eu beaucoup de peine à décider la déchéance du prince. Au dîner dominical qui réunissait la famille royale au palais de Belgrade, le prince héritier prenait place à la droite du roi. Le premier dimanche qui suivit l'abdication de Georges, lorsque le jeune homme se dirigea vers la place qu'il avait accoutumé d'occuper, son frère Alexandre l'écarta de la main. Le père et les fils échangèrent des regards éloquents. Celui du vieux roi était voilé de tris-

tesse, celui d'Alexandre impassible : celui du prince déchu exprimait une haine si violente que les convives en furent effrayés.

Le prince Georges avait de réelles qualités de courage et d'intelligence; mais il était psychologiquement anormal. Tantôt il affectait une simplicité grossière, une bonhomie exagérée; tantôt il se conduisait en despote excentrique; violent, capricieux, d'une témérité folle, ses imprudences et ses colères causèrent des accidents mortels; son humeur incontrôlable, ses phobies maladives le rendaient impropre à régner dans un pays où le chef de l'Etat joue un rôle important. On craignait ses fantaisies dangereuses. Il était excellent tireur. Une de ses distractions sportives consistait à mettre une cigarette à la bouche des sentinelles en faction pour avoir le plaisir de faire mouche sur le point incandescent; dans ses jours de spleen, il se coiffait d'un panier, afin qu'on ne le reconnût pas. Avec les années, les excentricités du malheureux prince sont devenues plus fréquentes, les périodes de lucidité plus rares et plus courtes. Pour mettre fin au scandale et aux accidents, Alexandre avait dû se résoudre à faire confiner son frère dans une villa où il est soigné et surveillé.

Un membre de la famille royale me racontait que, lorsque le prince Georges apprit la mort de son frère, il resta quelques instants silencieux,



puis soupira : « Je ne le regrette pas comme frère, mais bien comme roi. »

Quel était le jeune prince Alexandre, destiné par la naissance au rôle effacé de fils cadet de maison royale et que le destin venait de toucher d'un doigt favorable?

Alexandre Karageorgevitch, quatrième enfant d'un malheureux prétendant serbe en exil et d'une princesse monténégrine, naquit à Cettigné, le 17 décembre 1888, dans une très modeste villa située sur la grande place, en face du Palais royal.

Sa mère, la princesse Zorka, qui mourut en couches, quelques années plus tard, était la fille du roi Nicolas de Monténégro et la sœur de la future reine d'Italie. La reine Hélène avait une prédilection pour son neveu et s'enquit toujours avec beaucoup d'affection de son cher Sandro.

De son grand-père monténégrin, Alexandre a hérité le goût et l'instinct de la politique, un sens aigu de la manœuvre diplomatique.

Le roi de Yougoslavie rappellera volontiers ses ascendances monténégrines; c'était très sincèrement qu'il pouvait répondre à un Monténégrin qui remarquait avec dépit l'absence des Monténégrins au gouvernement : « Et moi? »

Il est difficile de trouver la trace d'influences personnelles dans la formation du prince Alexandre de Serbie. Son séjour, à Genève, où son père vint s'établir après la mort de la princesse Zorka

et où il vécut l'existence médiocre d'un prince exilé et pauvre, l'a familiarisé avec l'atmosphère démocratique de la grande ville frémissante d'austère liberté.

Des Suisses qui l'ont connu dans son enfance, alors qu'il allait à l'école vêtu d'un costume marin bleu, et son cartable sous le bras, rapportent que le « cadet des Karageorges » était un bon élève et un compagnon de jeu aimable. Mlle Brechbühl, dont les deux fils du prétendant serbe fréquentaient l'école mixte et qui était une éducatrice de grande valeur, avait pour le jeune Alexandre Karageorges une prédilection qu'elle gardera jusqu'à la fin de sa vie. Le prince, devenu roi de Yougoslavie, ne manquera jamais d'envoyer un télégramme aux dates importantes de la vie de son ancienne « directrice ».

Le jeune prince est élevé comme un enfant de Genève. Son père fréquente la société genevoise, fait partie de plusieurs clubs, d'associations de tir, et visite les bibliothèques. On lit beaucoup d'ouvrages français dans la maison des Karageorges, rue Bellot. Pierre Karageorgevitch, l'ancien saint-cyrien, le valeureux lieutenant Kara de l'Armée de la Loire, élève ses enfants dans l'amour de la France, sa deuxième patrie.

On a voulu qu'Alexandre ait subi l'influence russe pendant les deux séjours qu'il fit en Russie, à l'Ecole des Pages, dans ce Palais d'Hiver de Saint-Pétersbourg, qui était une véritable ville.

Il n'en est rien. A Saint-Pétersbourg, le prince fréquentait surtout des Serbes; et s'il lisait, comme toute la jeunesse ardente, cultivée et généreuse du monde, Tolstoï, Dostoïevsky et Tourguénief, il confiait à son cousin Paul Karageorévitch : « La vie est autre; tout cela manque de naturel, d'équilibre; ces personnages russes sont des désaxés. »

Si le petit prince serbe était fier d'appartenir à cette race slave qui avait formé le grand peuple russe, il n'en jugeait pas moins, tout jeune qu'il était alors, la fragilité de cet empire. Il dira : « La grande Russie est un colosse aux pieds d'argile. »

La mentalité des Slaves du Nord paraît à Alexandre moins stable que celle des Slaves du Sud. Il y dépiste l'anarchie organique, l'influence, à ses yeux débilite, de l'Orient. Cependant, il est reconnaissant à la grande nation slave, dont la culture et la religion sont les siennes, de protéger sa dynastie. Il nouera quelques amitiés en Russie et sera cordialement reçu par la famille impériale, à qui il rend visite quatre ou cinq fois l'an. Nicolas II a de la sympathie pour lui; et le jeune homme, déjà prince héritier, pendant un de ses voyages en Russie, conçoit un attachement romanesque pour la grande-duchesse Olga. Celle-ci témoigne son intérêt au « petit Serbe » par le don d'un bijou qu'Alexandre admirait à sa main au cours d'un déjeuner au Palais. Lors-

qu'elle soignera les blessés au début de la guerre, la grande-duchesse subira les taquineries des officiers : « Votre Altesse veut-elle voir l'image de celui à qui elle pense ? » Et des photographies du prince régent serbe dont l'armée victorieuse a défait Potiorek sortent des poches des tuniques. Olga rougit et se trouble.

L'empereur ne se montre pas hostile à un projet de mariage entre sa fille aînée et Alexandre.

Si donc Alexandre conserva toujours son affection aux Romanoff, de la reconnaissance à la Russie impériale protectrice de la Serbie, il ne faut pas chercher dans son attitude envers la Russie soviétique l'effet d'une empreinte subie dans la Russie tzariste. L'horreur que lui inspirèrent les crimes commis par la Russie Rouge (crimes dont ses proches eurent à souffrir, puisque le mari de sa sœur Hélène, le grand-duc Constantin fut assassiné par les bolchévistes) fut celle qu'ont éprouvée tous les hommes de cœur ; il s'y joignait, peut-être, la secrète humiliation de voir un parent puissant et respecté se conduire mal. C'est par reconnaissance et par un sentiment fraternel qu'Alexandre accueillit généreusement l'émigration blanche dans son pays. Le Saint-Synode y trouva un refuge, les drapeaux impériaux un abri. La solidarité d'un organisateur tel qu'Alexandre avec la Russie blanche mal organisée, chimérique dans ses desseins et ses espoirs, ne pouvait être qu'une solidarité de cœur, non

d'esprit; mais cette solidarité de cœur, partagée par tout le peuple yougoslave, ne permet pas à la Yougoslavie une politique tiède envers la grande sœur slave : elle doit être son amie ou l'ignorer. En ce qui concerne Alexandre, je suis convaincu que la Russie de Staline, constructive, coordonnée et forte (pour peu qu'elle eût prouvé avoir abandonné définitivement la persécution religieuse et les méthodes odieuses qui trop longtemps illustrèrent les annales de l'U.R.S.S.) lui fût devenue plus sympathique que le chaos de la Russie impériale.

Alexandre, par principe, refusera de se mêler d'une querelle interne russe et s'abstiendra de soutenir Wrangel. Pourtant, à l'époque du traité de Rapallo, M. Tchitchérine, rencontrant le ministre Nintchitch à Genève, fit part à ce dernier de l'appréhension de la Russie au sujet d'une concentration yougoslave projetée sur le Banat!! « Nous craignons votre armée », aurait dit Tchitchérine; pourquoi votre roi a-t-il épousé une princesse roumaine, si ce n'est pour resserrer les liens entre la Yougoslavie et la Roumanie, dans l'intention de vous unir contre nous? »

Dans une conversation que j'eus avec le roi, l'été dernier, et au cours de laquelle, malgré le conseil qui m'avait été donné de ne pas mentionner la question russe<sup>1</sup>, je touchai le sujet

---

1. La répugnance d'Alexandre à parler de la Russie était si grande que, lorsque M. Barthou, à son passage à Belgrade,



tabou; il m'apparut que l'attitude d'Alexandre envers la Russie n'était pas hostile, mais expectative.

Quel était le jeu de la Russie, quelles étaient ses véritables relations avec la France, avec l'Allemagne, avec la Pologne, avec l'Italie?

Pouvait-on, dans l'enchevêtrement de son activité internationale, discerner une directive stable qui ne risquât pas de compromettre un jeune État qui, de par ses relations sentimentales et culturelles avec la grande nation slave, peut difficilement ne s'engager qu'à demi dans son système?

Peut-être est-ce pendant son séjour en Russie que le prince de Serbie apprendra à juger son pays objectivement, à comprendre l'importance des Balkans dans la politique internationale et la place qu'occupe la Serbie dans le secteur balkanique. Il y acquerra la certitude que toutes les querelles privées de la péninsule la détournent de sa véritable voie.

---

s'enquit auprès d'un ministre yougoslave de l'opportunité d'une conversation sur la question russe, celui-ci répondit: « — Attendez que le Roi vous en parle. » Lorsqu'on rapporta au roi qu'à Genève, MM. Benès et Titulesco avaient dit à Litvinov: « Et nous vous amenons la Yougoslavie. » Alexandre eut un mouvement d'humeur: « — Personne « n'amène » la Yougoslavie, je connais le chemin de Moscou. »

### III

En 1912, la Grèce, la Bulgarie, la Serbie et le Monténégro déclarent la guerre à la Turquie. Alexandre a vingt-quatre ans ; c'est alors un jeune homme alerte et mince, qui porte lorgnon et dont le regard vif, la démarche brusque, une mine intelligente, ouverte et souriante attirent les sympathies.

Pendant six ans, avec de courts entr'actes de vie civile, il vivra sur le champ de bataille... « Mon premier palais fut une tente », aimera-t-il à dire plus tard. C'est là qu'est sa véritable formation. Avant tout, il est et demeurera un soldat. Du reste, comme son père, il est né soldat ; il a le goût de la discipline, des méthodes directes, énergiques. Plus tard, dans l'homme d'Etat qu'il sera, on reconnaîtra toujours le soldat : il ne perdra jamais de vue le but qu'il s'est proposé d'atteindre et vers lequel il ira tout droit, sans s'égarer dans le dédale de considérations secondaires et sans hésiter devant les conséquences de

ses actes. On lui reprochera de mener l'Etat comme une caserne, en s'appuyant sur l'armée parce qu'elle est la force concrète sans laquelle il n'existe pas de véritable pouvoir et qui suffit à l'assurer.

L'armée d'Alexandre défait les Turcs à Koumanovo, non loin de cette plaine de Kossovo où la Serbie du Moyen-Age perdit la liberté dans une bataille malheureuse (1389). La victoire de Koumanovo est mieux qu'une revanche sur l'opresseur impatiemment supporté : elle est la libération d'un complexe national, la clôture d'un cycle épique dont l'âme mystique serbe s'est nourrie pendant cinq siècles. Il n'était point de paysan serbe qui ne connût les chants inspirés par la tragique légende de Kossovo, point de soldat de l'armée de 1912 qui, en se battant contre les Turcs, ne crût livrer bataille à l'ancienne défaite. Ainsi la victoire de Koumanovo est-elle la première onction de popularité sur le front d'Alexandre.

Tandis que les alliés balkaniques sont victorieux à Lilebourgas, les Serbes descendent jusqu'à Salonique et occupent l'Albanie. Les Turcs, partout refoulés, font la paix et les alliés se partagent les territoires libérés : la Macédoine qui, par sa situation, est la clef de voûte des Balkans, est revendiquée par les Grecs, les Serbes et les Bulgares ; la querelle serbo-bulgare dégénère en conflit et la Bulgarie attaque la Serbie. Alexandre



reprend la tête de son armée, bat les Bulgares, et la Serbie garde la Macédoine.

La libération du joug turc des Etats balkaniques encouragea le mouvement d'émancipation qui existait depuis longtemps dans les provinces slaves soumises à la domination austro-hongroise. L'union yougoslave n'est encore qu'une idéologie dont la Russie encourage le développement, pourvu qu'elle ne trouble pas ses desseins sur le Bosphore et la Mer Noire. Qu'ils soient au nord ou au sud de la Save, à l'est ou à l'ouest de la Drina, sujets turcs ou austro-hongrois, tous les Slaves rêvent de s'unir. La Serbie indépendante, deux fois victorieuse, leur paraît un centre politique et moral de ralliement. A Belgrade, on ne pense qu'à une chose : Croates, Slovènes, Bosniaques (ces derniers rattachés depuis 1908 seulement à l'empire danubien), désirent secouer le joug qui pèse sur eux. On croit sincèrement que, dans les temps modernes, seule a de l'importance la communauté de races, d'intérêt politique; les questions de religion, de culture même, quand cette culture n'est pas purement nationale, sont considérées comme accessoires ou même négligeables.

En juin 1914, le vieux roi Pierre, fatigué, malade, se décharge des affaires du royaume sur le prince héritier. Alexandre est nommé régent. Quelques jours plus tard, l'attentat de Sarajevo donne à Vienne l'occasion attendue de mater

(croit-elle) cette insolente petite Serbie qui ose opposer une politique slavophile à la souveraineté habsbourgeoise sur les provinces slaves de l'empire danubien. Il y va de la mission qu'elle s'est arrogée dans les Balkans. La querelle n'est pas mince : elle est vitale. Le ministre serbe Pachitch, qui dirige la politique extérieure de la Serbie, comprend la gravité de l'heure. Céder à l'ultimatum austro-hongrois équivaut à un suicide moral, signifie l'abandon peut-être définitif du rêve d'union des Slaves du Sud. Le soutien de la Russie est nécessaire pour pouvoir résister aux exigences austro-hongroises. Le Régent, personnellement prêt à courir tous les risques, car toujours il eut foi dans son étoile, envoie un pathétique message à Nicolas II.

L'empereur répond par une lettre pleine de cœur et qui est une promesse. Le prestige, la situation politique de la Russie sont en jeu. Le régime tzariste, déjà chancelant, a besoin d'un succès diplomatique pour s'affermir.

Lorsque le ministre de Russie à Belgrade fait part de la résolution de son gouvernement au gouvernement serbe, Alexandre vit des minutes intenses.

La guerre éclate. C'est une guerre mondiale : le jeu des alliances marche à bloc. La répression de l'idéologie yougoslave a été utilisée pour déclencher la plus meurtrière des guerres en jetant la moitié de l'univers contre l'autre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE  
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE  
CHATILLON, A MONTRouGE (SEINE), LE  
DIX-NEUF FÉVRIER MIL NEUF CENT TRENTE-  
CINQ

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

